

Le Calepin

- BLEU -

n°49 - 1^{er} février 2022



Christo - 2021

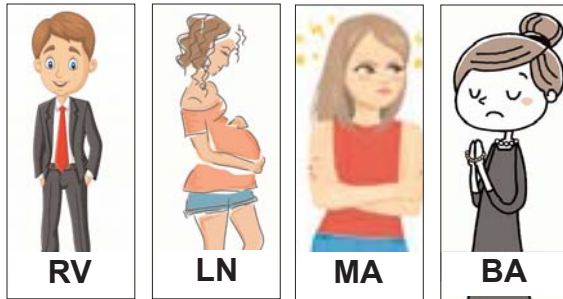
n°49 - ÉPHÉMÈRE(S)

Sommaire

FLX ACAJT	
FMR	3
PETIT LEXIQUE PHONO-LETTRISTE	4
PHILIPPE CROGNIER	
L'EFFET MAIRE	5
DOMI L.	
SUR LA BERGE	7
RAPHAËL CABALE	
VOYAGEUR ÉPHÉMÈRE	9
FRANÇOISE DANIEL	
ÉPHÉMÈRES	11
OCTAVIE	
LE SMACK	13
RONI GREC	
L'EFFET MERDIQUE	16
JACQUELINE PAUT	
EFFET MER	18
JEFF	
QUAND T'ES PARTIE	19
SYLVIE VAN PRAËT	
LE SENTIER D'ÉPHÉMÈRES	21
HERVÉ GOUZERH	
COMBIEN DE TEMPS	23
PAUL FERRARIS	
...	25
RÉGINE PAQUET	
ÉPHÉMÉRIDE INACHEVÉ	27

FLX ACAJT

FMR



LN A D ID.
L A HT D O.
LN A OT C O.
RV A CD.
RV A D PP. RV M MA.
RV A KC LN. LN A AI RV.
LN A VQ. L A LV D BB.
RV A FAC C DVD X.
RV, PT, A NRV MA.
SMS A RV: «M T PP ; AC ABC!»
RV A D N...
BA M C SL, A RV.
RV A AP C O.
BA A CD. BA H O O Q.
RV, AG, AJT.
RV DCD!
BA A RIT.



PETIT LEXIQUE PHONO-LETTRISTE

Abaisser	ABC	Écuelle	ÉQL	Héros	RO
Abbé	AB	Effacer	FAC	Hévéa	ÉVA
Achat	HA	Effet	FÈ	Hier	IR
Acheter	HT	Élavé	LAV	Hisser	IC
Achever	HV	Élégie	LÉJ	Huée, huer	UÉ
À chier	HIÉ	Élever	LV	Huppé	UP
Achopper	HOP	Éluder	LID	Hyène	IN
Âgé	AG	Élogieux	LOJE	Idéaux	IDO
Agiter	AJT	Élu	LU	Idée	ID
Aider	ÉD	Éluder	LUD	Ikat	IK
Aimer	MÉ	Émaux	MO	Ipé	IP
Aine	N	Émerger	MRG	Ipéca	IPK
Ainé	NÉ	[Émoi	MOA]	Oka	OK
Air	R	Ému	MU	Ôter	OT
Aire	R	Énergie	NRJ	Pays	PI
Airelle	RL	Énervé	NRV	Pépé, pépée	PP
Aisselle	SL	Épée	ÉP	Péter	PT
Assez	AC	Éphémère	FMR	Tétée, têter	TT
Athée	AT	Ère	R	Thé	T
Baisser	BC	Ériger	RIG	Vécu	VQ
Béat	BA	Éroder	ROD	Végéter	VGT
Bébé	BB	Errer	RÉ		
Béer	BÉ	Essai	SÈ		
Caca	KK	Esse	S		
Capé	KP	Ester	ST		
Casser	KC	Été	ÉT		
Cavée	KV	Étêter	ÉTT		
Céder	CD	Géhenne	GN		
Cesser	CC	Gîter	JT		
Chaos	KO	Hache	H		
Cube	QB	Hachis	HI		
Cucul	QQ	Haie	È		
Cuit	QI	Haine	N		
Cuiter (se)	QIT	Happer	AP		
Cul	Q	Hâter	AT		
Cuvée, Cuver	QV	Hausser	OC		
Décaper	DKP	Haut	O		
Décaver	DKV	Hébété	ÉBT		
Décéder	DCD	Héler	LÉ		
Déesse	DS	Henné	NÉ		
Déité	DIT	Hère	R		
Eau	O	Hérisser	RIC		
Écu	ÉQ	Hériter	RIT		

sans oublier
quelques célébrités...



LNA
Ceaucescu



LA
Fitzgerald



MA
Bovary



LN
Carrière d'E.



MÉ
Césaire



RV
Le Tellier



TO
Sarapo



ABB
Bikila



DD

L'EFFET MAIRE



C'ÉTAIT UN BLED COMME IL Y EN A PLÉTHORE DANS L'HEXAGONE. Cinq cents pèlerins à tout casser. Un bled où monsieur le maire, quatre-vingts balais sonnés et trois mandats au compteur, avait décidé de ne plus se représenter aux élections municipales prochaines. Marre de ces gens jamais contents, des querelles de voisinage qu'il fallait sans cesse arbitrer, des problèmes de bruit et d'éclairage public à régler, des constructeurs d'éoliennes qui faisaient constamment pression sur le Conseil pour installer leurs moulins à

vent dégueulasses et qui finiraient sans aucun doute par défigurer les derniers espaces de nos campagnes encore agréables à regarder. Marre du pouvoir concentré dans les mains de cabotins engoncés dans les fauteuils moelleux des communautés de communes. Marre, voilà tout, et de tout. Et passé l'âge de ces conneries.

Étienne Lemaire, lui, on ne l'avait jamais vu faire quoi que ce soit que l'on puisse assimiler de loin ou de près à un travail. Consommateur d'émissions télé au kilomètre, grand avaleur de bières, et de vins mousseux quand la Kanter venait à manquer, il avait la tête ensemencée par les thèses du Rassemblement national que l'on ressassait avec entrain dans l'unique café du village. Une nuit de bombance avec ses comparses du même acabit, une nuit où quelques-uns ondulaient du bassin sur la grande table du bistrot, il avait balancé tout à trac qu'on avait vu des maires plus cons que lui et qu'au fond, que risquait-il à faire campagne pour conquérir la mairie? Après un long silence, il avait annoncé solennellement qu'un nom comme le sien était sans aucun doute prémonitoire et qu'il lui fallait maintenant, je cite, «se sortir les doigts du cul». Tout le monde s'était tu, le temps que les connexions neuronales se mettent en place et permettent d'éclairer la situation. Puis tous s'étaient finalement rangés à son avis en faisant s'entrechoquer plus fort encore les canettes de bière.

Lui et ses comparses se lancèrent alors dans un porte-à-porte qui occupa tout leur temps libre, c'est-à-dire tous les jours de la semaine, du matin jusqu'au soir, samedi-dimanche compris, pendant que le moins con d'entre eux engageait les démarches administratives auprès de la Préfecture.

La horde d'ivrognes se fit éjecter par un bon nombre d'habitants du village car de programme à présenter ils n'avaient point et parce que les thèses du Rassemblement national revisitées à la sauce Lemaire avaient de quoi en terrifier plus d'un.

Soit, mais : un premier magistrat qui ne se représente plus à la mairie après trois mandats + pas d'autre candidat qu'Étienne Lemaire pour prétendre au fauteuil du vieillard sortant + un taux d'abstention record le jour des élections = l'arrivée au pouvoir d'une équipe de dégénérés avec à leur tête le nouveau maire : Étienne Lemaire. Quelle cuite ce jour-là, lui et son escouade. Et aux frais de la princesse, en plus.

Lemaire perdit vite les pédales dans ce nouvel environnement que lui et ses comparses ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam. Mais qu'à cela ne tienne, se dit Étienne.

Lemaire vida en l'espace de quelques semaines les caisses de la commune et la cave de la mairie. Et il imagina de grands projets, tous plus dingos les uns que les autres. Il se sentait comme investi d'un pouvoir suprême, celui réservé d'après lui uniquement aux élus. Il était dans un état qu'il n'avait jamais connu auparavant. C'était comme si tout lui était devenu possible, à lui qui n'avait jamais eu ni la cervelle, ni les moyens ni même le courage pour engager quelque projet que ce soit. Les dégénérés du Conseil municipal, soucieux de mettre des mots sur l'état dans lequel flottait quotidiennement Étienne Lemaire, appelèrent cela, faute de mieux : *L'effet maire*.

Heureusement, le Préfet intervint. Il avait été alerté par les plaintes répétées des administrés et par la secrétaire de mairie qui avait pris ses jambes à son cou quand avait déboulé la horde de soiffards dans la salle du Conseil et qu'elle les avait vus poser bières et mousseux entamés à côté du buste du Président de la République. L'État allait mettre le holà. La voix régalienne allait donner du clairon.

Les élections furent annulées, les comptes bancaires et les émoluments coupés, et le percepteur assura l'intérim au village.

L'État qualifia la situation de simple anomalie dans le paysage électoral français. La nature ayant horreur du vide, de nouvelles élections furent rapidement organisées. Considérant avec effroi les risques qu'avaient fait encourir à la nation Étienne Lemaire et ses pochtrons, l'ancien maire ravala bien vite ses aigreurs pointées sur la société toute entière et sacrifia sa personne sur l'autel de l'intérêt général. Il se présenta à nouveau et fut réélu pour un quatrième mandat. Sans surprise.

Lemaire et ses pseudos adjoints, quant à eux, tâtèrent de quelques mois de prison et furent sommés de rembourser ce qu'ils ne rembourseraient jamais.

Lacroche, journaliste fort en thème et toujours à l'affût du moindre jeu de mots et de la plus fine calembredaine, retint de tout cela, dans un article qu'il signa dans *Le Courrier Picard* et qui fit date, que l'épisode *Lemaire-maire*, autrement dit *Lemaire-sous-effet-maire*, avait été... *bien éphémère*.

On rit.

Et puis on oublia.



SUR LA BERGE



DEBOUT SUR LA RIVE, je me protège de toute pensée. Je ne ressens rien. Demain, et tous les jours qui suivront, je devrai me montrer vaillante. Mais en cet instant, je suis juste un minuscule bout d'univers, et toute entière dans la contemplation des ridicules du lac.

Il est déjà onze heures du soir, il fait clair. Ici, en Norvège, à la latitude du Cercle polaire, l'obscurité en juillet ne tombe jamais. Le soleil descend, son gros disque rouge frôle l'horizon, plonge, remonte. Des heures durant, un interminable coucher de soleil aura incendié le ciel. Puis un nouveau jour jette ses lueurs pastel. C'est comme ça tout l'été.

Au cours de ces nuits qui n'en sont pas, pour fêter la lumière et conjurer l'hiver, les gens sortent des maisons, même très tard. Lorsque nous étions enfants, notre mère nous emmenait au bord du lac voir passer les rennes. Ils s'annonçaient de très loin, grâce aux cloches que les mâles portent au cou. Entendre ce son vif et léger m'emplissait d'allégresse. Ma mère me prenait par la main, se nourrissant de mon bonheur.

Nous attendions. D'abord le martèlement assourdi des sabots, tambour jubilatoire qui battait aussi vite que mon cœur, puis le bruit sec des branches cassées au passage des bêtes, enfin la danse de leurs bois se détachant sur le ciel rose. Nous pouvions alors voir passer le troupeau au petit trot, repérer les grands mâles et les jeunes de l'année. Mon frère se mettait à courir, moi je criais, dans les aigus: « Arrêtez-vous, arrêtez-vous! » Certaines bêtes, surprises, stoppaient leur course et restaient un bref instant aux aguets. Je disais à mon frère, tout bas pour ne pas les effrayer: « Tu vois, j'ai un pouvoir! » Maman riait aux éclats, visage en arrière, bouche ouverte, on voyait toutes ses petites dents luisantes, elle plissait les yeux, elle en pleurait, ses cheveux blonds voletaient.

La semaine dernière, on l'a ramenée de la clinique. Elle veut mourir à la maison. Sa tumeur ne lui accorde que peu de temps. Les infirmiers ont laissé de la morphine. Il y a trois jours, elle m'a rappelé ma promesse de l'accompagner jusqu'au bout. «Toi seule peux le faire, ton frère est trop fragile!»

C'est pour m'y préparer que je suis venue passer la nuit au bord du lac. J'attends les rennes.



VOYAGEUR ÉPHÉMÈRE



VOILÀ, LE TEMPS EST VENU.

Au fil des années d'attente, la convocation pour un check-up du service médical d'Emergency Heaven Peace Atmosphere Departure m'avait parue presque irréelle. Un courrier insolite pour qui avait fini par s'installer dans ce séjour que je savais pourtant transitoire dès le début, dans la capsule en osier lignifié et ignifugé qui m'avait déposé au Centre d'Habilitation de l'Immigration.

Il faut reconnaître qu'un lent processus d'adaptation est nécessaire lorsqu'on atterrit sur une planète soumise à une force de gravitation aussi réduite et dotée si richement en eau, en oxygène et en ensoleillement. Le corps tout entier connaît une croissance prodigieuse qui dure des années avant de se stabiliser à un point où le sujet dispose enfin de tous les organes suffisamment développés pour acquérir l'entraînement physique et intellectuel permettant la poursuite du voyage.

Je m'étais tout de même enquis auprès de l'équipe médicale de l'EHPAD d'éventuels problèmes posés par cette longue attente au cours de laquelle ma taille était passée de 0,50 m à 1,75 m, puis, plus récemment, à 1,70 m. Malgré les exercices physiques auxquels je continuais de m'astreindre tous les matins de ma neuvième décennie, il me semblait, certains jours, que mon corps entraîné manquait néanmoins de souplesse. Les praticiens avaient tenu à me rassurer et pour dissiper mes doutes m'avaient certifié que je choisirais les dimensions et le confort de mon prochain vaisseau avec les techniciens de PFG (Pit For Ground, en français Partir et Fuir la Gravitation).

Et c'était vrai ! J'avais choisi un véhicule spatial capitonné avec une carrosserie ligneuse couleur acajou dans lequel je pourrais voyager étendu à mon aise, mais sans espace pour rien emporter. Mais je m'attendais même à un appareil plus ogival, avec un petit écran pour suivre des yeux le décollage dont l'ébranlement devrait être perceptible dans tout l'organisme malgré l'isolation parfaite du capitonnage. Au service comptable, une secrétaire m'avait demandé s'il y aurait quelqu'un à prévenir,

personne de confiance, ou autre... J'ai souri pour réprimer le fou-rire qui me venait devant ce zèle administratif purement formel, et commercial d'ailleurs...

Comment entreprendre de lier connaissance et surtout au point d'accorder sa confiance lorsqu'on est de passage comme moi. Qui prétendriez-vous vouloir connaître en vingt jours, vingt ou même quatre-vingts ans? C'est bien trop court. Des aventures, je ne dis pas: j'ai tout de même été marié trois fois, mais toujours sous le régime de la séparation de biens - et je pensais, chaque fois, devant le notaire, de corps et biens... D'autres petits voyageurs éphémères? Sans doute et souvent davantage qu'on croit. Partir, vous savez, pour nous autres éphémères voyageurs, partir - autant qu'une ascèse - est un principe et un objectif essentiels.

Les techniciens de l'EHPAD me revêtiront de mon costume de voyage infroissable, m'introduiront dans mon nouveau vaisseau et le refermeront bien hermétiquement. Puis un véhicule me conduira jusqu'au pas de tir. Les opérateurs de PFG mettront en action le bloc de téléportation dans lequel mon véhicule spatial aura été préalablement placé (j'ai choisi la téléportation plus énergivore et plus hautement calorifique que le transit par les antipodes incomparablement plus lent et plus bourbeux pour le vaisseau).

Et hop, en route pour l'éternité!



ÉPHÉMÈRES

Paroles décryptées grâce à du matériel expérimental informatique très sophistiqué

AH! CE QUE JE SUIS SERRÉE! Il faut en mettre de l'énergie pour s'extirper de cet espace réduit. Mais qui est donc l'énergumène qui a pensé cette série d'épreuves pour me permettre de voler enfin à l'air libre? On voit bien qu'il n'a pas essayé le minuscule logement – un cocon douillet? tu parles!!! Il aurait pu prévoir quelques millimètres d'aisance: de quoi se retourner sans s'érafler les antennes ou s'affadir les teintes poudrées en se raclant contre les parois! Foi de petite tortue...



Petite Tortue

Vanessa, trente-cinq ans, docteur ès sciences, spécialiste en entomologie, bosseuse et boxeuse, des années d'étude et de servitude.

Passion des papillons: machaons et apollons sont mes fidèles compagnons. Je les observe, je les traque, je ne rate aucune prise. Mon filet est redoutable, ma réussite est incontestable. Mais mon cœur est en jachère depuis longtemps. Pas le temps. Pas le moment. Quelques amants fulgurants: des figurants?

Et ma mère qui me ressasse à chaque visite:

«Vanessa, je ne voudrais pas te mettre la pression ni paraître intrusive...

– Ah bon! C'est pourtant ce que tu fais!

– Mais ma fille, la jeunesse passe vite, l'horloge biologique...

– Stop, maman, je t'arrête tout de suite! Le couple, les enfants, tu me les sers chaque fois que je viens te voir. Si tu continues, je vais zapper tes appels et perdre ton adresse.»

Bon, je sais, elle n'a pas entièrement tort, ma mère. Ma vie sentimentale est une morne plaine où nul ne s'attarde au-delà d'une nuit.



Machaon



Apollon

Vanessa mène une étude pour le conservatoire de la biodiversité. Elle est chargée de dresser l'inventaire du vivant, catégorie insectes, sur un secteur délimité. Pour réaliser ce décompte, elle est aidée par Swan, un brillant étudiant énamouré. Il faut des yeux de lynx pour détecter les sphinx qui se fondent, ton sur ton, dans leur biotope. Quelques règles élémentaires régissent leur approche: discrétion, pas de parfum, des vêtements de teintes neutres, du silence et de la patience. Pour ce travail de fourmi, ils ont installé un camp de base *in situ*. Ainsi, ils peuvent dénombrer les diurnes et les nocturnes. Leur passion commune leur fait oublier le temps et la découverte d'un spécimen rare les subjugue. Le soleil, les chatouillements des fleurs sauvages, les myriades d'azurés les font tanguer et rouler dans l'herbe sèche.

De mémoire d'aurores, de vanesses et de paons, on ne vit pareil arc-en-ciel...

Qu'il est doux d'aller à la chasse aux papillons aujourd'hui, demain et bien d'autres jours encore... à la rencontre de ces êtres ailés éphémères.



Vanesse



OCTAVIE

LE SMACK



MIDI PILE. LES BREBIS, À LA BERGERIE! Au menu: soupe à la grimace ou salade de limaces. Justine, la benjamine, bêle à percer le tympan de ses deux grandes sœurs. Bergères et bergers - la hiérarchie, génération gaullisme - s'enthousiasment: "Vous êtes une belle fratrie, filles du Midi." Elles approuvent à l'unanimité: "Belle fratrie formons-nous, jolies filles du Midi sommes-nous."

Rénatelle, d'un tempérament d'acier, avait l'humeur déconcertante. Les soirs de pleine lune, elle devenait si capricieuse qu'elle perturbait le bon sens de chacun. Même les cloches de l'église cessaient de sonner. Agnette, l'aînée, éclatante de santé, bichonnait Justine. Elle lui massait les genoux en la caressant du regard.

Justine s'épanouissait, souriante, ravie, pleine de vie. Les cloches de l'église reprenaient de plus belle. Même les moineaux volaient plus haut. J'ai même vu le pharmacien sortir de sa pharmacie.

Visant le cœur du monde

Visant leur propre cœur

Visant le cœur du monde.

L'orgue, pilier incontestable de l'église, tentait de se familiariser avec le silence. "Moi je joue habituellement" disait-il les yeux grands ouverts.

Le calme, or du temps, lumière au visage de rivière, coupe d'argent où pétille le champagne. À table! Abreuvez-vous. Justine, Rénatelle et Agnette lapaient, langue souple. Une mouche de mai tremblait de peur, fragile comme un enfant, curieuse, venue de son terrier nuageux.

Elle tombait de sommeil. Bergères et bergers l'observaient. "Allez plutôt dormir." Mais la mouche de mai était une vraie plaie. "Je fais ce qu'il me plaît. Retournez auprès du Général, et laissez le globe continuer sa rotation."

Le cœur du monde, joyeux, le rire sur les lèvres, répandait le sang des hommes sur le clocher de l'église. Des flaques de sang. Le sang coulait, coulait...

Visant le cœur du monde

Visant leur propre cœur

Visant le cœur du monde.

Là, plus bas, un chien perdu, intrigué et confus, se mit à gueuler Hé quoi, pourquoi donc répandre tant de sang? Le cœur du monde, attendri, était très embêté. Il jugeait le sang des hommes malgré lui, le comparant à l'odeur du bonheur, cette odeur qu'il ne connaissait même pas.

"Je m'en moque! Le sang des hommes près de moi m'apaise et me rassure", affirmait-il. Que tout ceci ne sorte pas d'ici; j'ai vu la mouche de mai piquer du nez dans la mare de sang.

Le premier vendredi de chaque mois, Justine, Rénatelle et Agnette invitaient les chiens-bergers à un dîner. Mais les trois sœurs exétraient la cuisine. Elles ne s'y collaient jamais. Du coup, les chiens-bergers préparaient eux-mêmes le bœuf bourguignon. Dans la cave à vin des bergères et bergers, il y avait une centaine de bouteilles couchées dont treize "Châteauneuf-du-Pape", pépites réservées au dîner mensuel des chiens-bergers.

Ils se pointaient à vingt et une heures, toujours hyper ponctuels, vêtus d'un tablier noir qu'ils déposaient au vestiaire. Faiseurs de chichis, juchés sur de hauts talons, ils employaient des mots prétentieux. "Voici mon pardessus et mon haut-de-forme" annonçaient-ils en prenant un air hautain.



La mouche de mai, elle, se consacrait à sa tâche favorite: déféquer sur le bœuf bourguignon. Souvent, un chien de berger belge la prenait en flagrant délit. Mais il ne mouffait rien à personne, fidèle à sa gentillesse.

Oh oui, il aurait pu brailler Mouche de mai, renoncez à déféquer sur le bœuf bourguignon. Les cieux veillaient sur eux, emportant chiens-bergers et mouche de mai au-dessus de la nuit. Justine, Rénatelle et Agnette s'inclinaient. Allant parfois jusqu'à esquisser une révérence.

À la fin du repas, elles chantaient une berceuse: Fais dodo, Colas mon p'tit frère. Ensuite elles s'installaient dans l'herbe où elles passaient la nuit à compter les moutons avant de s'endormir.

Visant le cœur du monde

Visant leur propre cœur

Visant le cœur du monde.

Le matin, elles allumaient la radio; les nouvelles leur coupaient l'appétit. Des haut-cœur les provoquaient.

Si vous saviez ce qu'elles enduraient! Les béliers, des bandits! Voyous! Ils les obligeaient à prendre un petit-déjeuner à l'anglaise. Les trois sœurs vomissaient le bacon frit, l'œuf au plat et les toasts beurrés avec la marmelade.

La guerre entre brebis et béliers déclarée, endiablée. Soyez prévenus, leur plan: s'arracher le cœur et grincer des dents.



Le sang du vieux général ne fit qu'un tour. "La guerre doit finir" énonça-t-il en se raclant la gorge.

Remise en question générale! Respect, amour. Brebis, béliers poussaient de petits gloussements.

"Suffit!", reprit le général.

Sans manières, brebis, béliers s'embrassèrent; baisers tendres et fraternels.

Le soleil lentement se levait, chuchotant.



L'EFFET MERDIQUE



Arsène Duchange

- Roni Grec, correspondant des *Calepins bleus* dans le Grand Saint-Quentinois. Bonjour Monsieur Duchange, on a rendez-vous je crois.

Le vieil homme plissa légèrement les yeux et toisa son interlocuteur du regard. Est bien jeune cette fois-ci, se dit-il.

- Entrez, j'vous attendais.

Grec entra vite dans la vieille bâtisse et ils posèrent tous les deux leurs fesses dans des fauteuils antédiluviens.

- Voilà, comme je vous l'ai dit au téléphone, Monsieur Duchange, je viens de prendre mes fonctions aux *Calepins bleus* et on m'a demandé de recueillir des ressentis, des évocations à partir d'un mot-clef. Ce mois-ci, il s'agit de l'adjectif *Éphémère*. C'est la Rédaction qui m'a conseillé de vous consulter car il paraît que vous êtes intarissable quel que soit le sujet. Paraît aussi que vous êtes un véritable puits de culture et que vous en avez vu défiler des choses en plus de quatre-vingt-dix ans d'existence.

- Je vois, je vois... dit lentement Duchange en se frottant le collier de barbe qu'il avait court et râpeux et en considérant le visiteur d'un regard énigmatique. Tu n'pouvais pas mieux tomber p'tit. (Duchange a pour principe de tutoyer toute personne qui franchit le pas de sa porte, ce qui lui donne d'emblée un ascendant sur son visiteur.)

Roni Grec sortit un carnet azur de la poche intérieure de son blouson et le bic assorti, les deux reliés l'un à l'autre par un élastique lui aussi aux couleurs de la maison *Calepins bleus*. On ne se moquait pas du monde à la Rédaction.

- Alors, Monsieur Duchange, *Éphémère*, qu'est-ce que ça évoque en vous? Dites-moi...

Duchange soupira longuement, fronça les sourcils et puis frotta ses mains squelettiques l'une contre l'autre.

- Eh bien, jeune homme, c'est pas mal que la Rédaction pense à nouveau à moi pour garnir ses *Calepins*, mais vois-tu, moi, c'est toujours pareil, c'est qui m'intéresse c'est *Columbo*. Rien d'autre.

- *Columbo*? s'étrangla le jeune journaliste.

- Oui, ben *Columbo*, *Columbo*, quoi! s'irrita Duchange. Y'en pas trente-six des *Columbo*. Le lieutenant de police de Los Angeles, borgne mais qui voit plus clair que nous deux réunis, avec sa 403 Peugeot que même à la casse elle serait refusée, avec son imper froissé comme un journal de quinze jours, avec sa femme qui est toujours dans les parages mais qu'on voit jamais à l'écran et avec son chien qu'il appelle *Le*

chien. Tu connais pas tes classiques, mon p'tit gars? *Columbo*, ça t'dit quelque chose quand même: *Co-lum-bo*?

- C'est-à-dire que... tenta Roni Grec.

- Que quoi, p'tit gars? coupa le vieil homme. Va pas m'dire qu'tu connais pas Peter Falk, alias Columbo en personne. Une légende du cinéma américain. Soixante-neuf épisodes, dix-huit-sai-sons, fiston. Qu'tu connais toujours le meurtrier au début devant ton poste et qu'tu vois comment Columbo y r'monte tout doucement jusqu'à lui avec des soupçons. Avec sa manière d'approche au lieutenant, et avec ses dernières questions qui dézinguent, comme du genre juste avant de partir: Ah, j'oubliais, vous n'aviez pas l'air très affecté quand je vous ai annoncé hier le décès de votre femme. Vous avez même allumé une cigarette... Moi, si cela avait été le cas, je crois que je me serais effondré... Tu vois l'genre p'tit gars?

- J'imagine bien, oui, osa Roni Grec, mais éclairez-moi monsieur Duchange, quel est donc le lien entre Columbo et *Éphémère*?

- Aucun, coupa Duchange.

- Mais alors? s'interrogea le journaliste.

- Alors rien.

La comtoise du salon sonna quatre coups. Un silence s'installa ensuite dans la pièce pendant lequel le jeune journaliste essaya de remettre de l'ordre dans ses pensées. Tout ça sous le regard scrutateur du père Duchange.

- Ou plutôt si, ajouta finalement le vieil homme. Tu sais c'qu'on va faire maintenant mon p'tit Roni? Eh bien on va passer dans la pièce d'à côté et on va s'faire un *Columbo* d'ma collection personnelle. Je vais t'sortir celui que j'préfère: *Entre le crépuscule et l'aube* qu'il s'appelle. Y'a McGoohan qui joue avec, une pointure aussi. Tu m'en diras des nouvelles et ça t'fera ta culture pour plus tard ton métier de journaliste. Et si t'es sage, t'auras droit aussi à *Meurtre à l'ancienne*.

Le jeune homme lorgna discrètement le cadran de sa montre mais n'eut pas le courage de refuser l'invitation. Il essaya tout de même un timide: Mais qu'est-ce qu'ils vont dire à la Rédaction?

- Eux, ça m'étonnerait qu'ils te disent quelque chose, lâcha Duchange en souriant. Mais toi, toi mon p'tit bonhomme, tu leur passeras le bonjour de ma part... à la Rédaction, comme tu dis.



JACQUELINE PAUT

EFFET MER

Ce trouble quand mon regard se porte sur les eaux
les vagues coulent sur le sable et mes rêves aussi

Le monde devient pacifique splendeur
au-delà de la terre et des rives océanes

effet mer
voyage au bout du temps
je devine l'espace

Ce trouble au bout des doigts sur la peau de l'écume
manteaux blancs dans le silence du vent

la vie sous le soleil est un bijou de perles
berçant les gouttes bleues au fond du cœur

dans le lointain les bateaux dansent
comme un pantin de bois désarticulé

capitaine, ô capitaine,
la prière des marins prend son envol
vers les flocons du ciel

effet mer
la lumière blonde recouvre les nuances
de ses rayons fauves

et fait mère
mon âme qui accouche
d'émotion belle et douce

éphémère arrêt sur image
le tableau en suspens
s'étoile de tendresse

JEFF

QUAND T'ES PARTIE



quand t'es partie t'aurais pu
me prév'nir
t'aurais pu me dir' « salut
faut qu'j'me tire »
ça t'aurait pas guèr' coûté
un' bafouille au coin d'l'évier
mêm' pas besoin d'la signer
j'aurais d'viné

tu m'aurais dit n'import' quoi
c'que tu veux
« j'vais faire un tour au tabac
j'ai plus d'feu »
j'aurais fait semblant d'y croire
on s's'rait quittés sans histoire
au lieu d'faire d'la série noire
on est trop vieux

au lieu d'ça tu t'es tirée
sans un mot
t'as mêm' pas téléphoné
du bistrot
je t'ai cherchée sous la pluie
j'ai marché toute la nuit
et j'ai chopé une angi-
ne de poitrine

bien sûr c'est pas la premièr'
fois qu'tu pars
que tu ramèn's un p'tit frère
à gaspard
et chaqu' fois c'était la fête
on te guettait à la f'nêtre
avec un bouquet d'violettes
et c'était chouette

mais hier l'docteur m'a dit
« c'est fini »
alors c'est pour ça qu'j't'écris
ma nini
j'ai déshabillé gaspard
j't'ai laissé des œufs au lard
et j'ai changé le plumard
viens pas trop tard

y'a un gros bouquet d'œillets
dans la salle
j'sais plus si t'aim's les œillets
dans la salle...

*Peut se chanter sur l'air de « T'es plus jolie que jamais » de Bobby Lapointe
si l'on ne connaît pas la musique du Groupe Jeff de 1975*

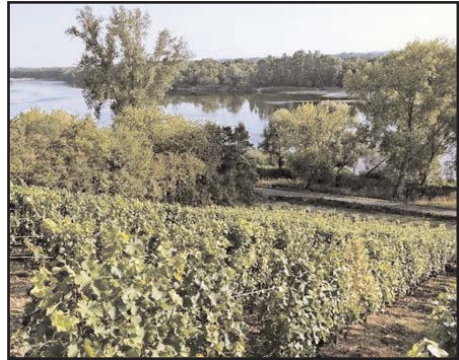


LE SENTIER D'ÉPHÉMÈRES

JE VAIS SUR CE SENTIER DU BORD DU CHER depuis des années.

Je vais à pas lents, de plus en plus lents, accordés à mes douleurs de vieil homme, les pieds coincés dans des souliers centenaires qui butent parfois sur une pierre.

J'entame la pente avec prudence, avec la précaution d'un qui réapprendrait à marcher.



Je longe les vignes fraîchement taillées, d'un vert hallucinant. Elles s'allongent sur le coteau en lignes courbes, sensuelles. Ta main, tes hanches...

La déclivité me trouve plus chancelant chaque année. Mes genoux mes cuisses mon dos tout mon corps me supplie mais j'ai promis à Hélène que la rencontre de nos amours naissantes resterait mon lieu de promenade au moins une fois l'an. Tes baisers, tes caresses...

Nous y allions souvent. Tu marchais souple et tendue dans une sorte d'attente. Je te criais "Le fleuve est toujours là, il ne va pas disparaître". Tu riais mais ne ralentissais pas. Je peinais à te suivre tout trébuchant et brinquebalant. Tu ne calais ton pas sur le mien qu'une fois arrivée sur la rive. Tu glissais ton bras sous le mien, épuisée. Tu t'affalais sur mon épaule. Ton souffle balayait les poussières et tes yeux engloutissaient le monde. Quand nous glissions sous l'auvent des premières branches, tu susurrais "Tu te souviens..." puis ton silence embaumait les rives, les herbes folles où l'on se couche, les fourrés odorants de chèvrefeuille. Ton sourire ravi, tes cheveux en bataille...

La boue toute lacérée de plis et de bosses me fait vaciller un peu. J'envisage l'endroit où mon pied se posera sans trébucher. Je m'aperçois que je me ressemble encore. En bas de la rangée de ceps, un jour, un lièvre m'a fait sursauter. Puis il a filé entre les rangées dans un zigzag d'homme ivre. Je ne l'ai vu qu'une fois mais je le guette à chacun de mes passages. Le soir tombe et je n'ai fait que la moitié du chemin. Les oiseaux me guident mais leurs chants s'affolent à mon approche puis se taisent. Tu les connaissais tous de la mésange au pic, de la sittelle au merle. Tu me les montrais du doigt mais je ne voyais rien que des branches et des feuilles et le rire de tes yeux. "Là, juste là, regarde comme il est joli!" Ta voix chantait aussi...

Mes yeux et mes oreilles s'usent sur des souvenirs d'images et des ombres fugaces, des cris pointus et des sifflements d'aspics. Quelques feuilles des hivers passés

craquent et s'effilochent sous mes godillots. Le chemin cabossé, lui, se ressemble d'année en année. Le puits condamné, où tu te penchais en t'égratignant aux ronces, a presque disparu. Tu y jetais une pierre et tu restais un instant muette, figée dans l'attente d'un "plouf" qui ne vint jamais. Le muret inutile d'un enclos disparu tient bon. Des mûres en jaillissaient que tu cueillais sans gourmandise pour me les offrir. Ta bouche entrouverte, tes yeux...

Je racle mes souliers sur des pierres blanches de tuffeau soyeux. Je n'entends que mes pas veufs.

Je voudrais retourner au chaud de notre feu, près du chat qui écoute, oreilles aux aguets, mes gémissements de vieillard.

Mais j'ai promis alors...

Tu avais serré ma main si fort que je ne pouvais croire que les forces t'avaient quittée. Tu avais murmuré "René, le sentier, vas-y, retournes-y pour moi, pour nous". Tes yeux s'étaient fermés sur un sourire.

L'instant d'avant tu me parlais encore, ta poitrine se soulevait, et je promettais. Juste un instant.

La promesse est restée comme on grave un arbre d'un cœur; le mien était brisé.

Je franchis les derniers mètres avant la rive et ses aulnes gigantesques.

C'est à cet endroit précis que tu agrippais mon bras.

Ce soir, les parfums de la berge, eau, feuilles détrempées, herbes vivaces, qui te ravissaient tant, se sont envolés.

L'ombre des arbres obscurcit le chemin et je m'étonne de ce revêtement mou, ni boue ni herbe mais un léger craquement comme des miettes sur le carrelage.

Puis cette odeur de charogne. Un animal mort dans un fourré ?



Cette puanteur devient insupportable sous l'auvent des branches. Cet auvent où tu murmurais "Tu te souviens" empeste la pourriture.

À la lumière d'un vélo qui me croise je vois enfin l'extraordinaire hécatombe: ces milliers d'éphémères tombés là et dans lesquels je marche depuis tout à l'heure.

Le sentier de nos amours naissantes fut aussi le leur, celui de leurs amours et de leur mort.



HERVÉ GOUZERH

COMBIEN DE TEMPS



Lumière soudaine
 vent frais
Tiens se dit-il
 je vole
 je convole
Puis rien

*

Embrasure claire
 puis sombre
Tiens se dit-elle
 j'apprivoise l'obscurité
 je joue
 je pleure
Mais cela s'oublie
 hormis certains

*

Le livre des surprises
se pare
se livre
Tiens se disent-ils
nous laisserons notre éternité
gravée sur la paroi
ou dans le sable
Mais le souffle au cœur du visiteur
érode la trace

*

Une arme en feuille de laurier
un collier de porcelaine
Tiens disions-nous
ils ont certes inventé
de formidables machines
Or que reste-t-il de nos atours
Au soleil
noir



PAUL FERRARIS

...



Dans l'ombre de la nuit naissante,
Se faufilent de sombres créatures.
Silhouettes inquiétantes,
Dont me parviennent les murmures...

Dans le ventre de la nuit,
Un enfant écoute ces rumeurs,
Mais il sait au fond de lui,
Ne pas en avoir peur...

La vie le prend dans ses bras,
Le berce au-dessus du chaos,
Le prépare à vivre ici-bas,
Sans jamais courber le dos...

S'éloignent les murmures,
De l'ombre à la lumière,
S'évanouissent les créatures,
D'un monde éphémère...

Je marche avec l'enfant,
Sur un chemin étroit,
Balayé par les vents,
Mais en nous tenant droit...

La lumière nous guide
Vers ce qui doit être,
Dans un monde livide,
Qui va disparaître...

Jusqu'au dernier moment,
À l'ombre d'une nuit naissante,
Nous resterons les enfants,
D'une force immanente...

L'enfant est en moi,
L'homme est en lui,
Gardant la foi
En ce qui jamais ne finit...



RÉGINE PAQUET

ÉPHÉMÉRIDE INACHEVÉ

1^{er} septembre

Frisson d'une feuille tombée
sur mon passage
Complicité du vent



2 septembre

Une femme de nuages
se dissout
lambeau par lambeau
dans l'encre bleue du ciel

3 septembre

Clin d'œil d'un souvenir
dans la mémoire en déroute
de la femme aux mains ridées

4 septembre

Cache-cache
de lune
dans un ciel d'orage
La nuit "s'étrange"

5 septembre

On croise parfois
dans l'éclair d'un regard
un possible destin
auquel on ne tend pas la main



6 septembre

Écritures de pattes
sur le sable de la plage
la mer les lira
à marée montante

7 septembre

Dans le flux de la rue
ricochets de sourires
de la femme qui passe
à l'homme qui reste
assis
par terre
dos au mur



8 septembre

Blanche nuée d'ailes en alerte
autour du réverbère
la nuit d'automne palpite
avant de s'encalminer

9 septembre

L'éphémère
imprime en fraude
sa signature
sur notre âme
comme un sceau indélébile

10 septembre

Fragile
Diaphane
Impalpable
Évanescente
Éphémère
la caresse du bonheur

11 septembre

Poussière de sable entre les doigts
tenter de fixer l'éphémère
c'est dérober la poudre
sur les ailes d'un papillon



12 septembre

.....
.....
.....
.....

